

Nous servons Sade en courant à notre perte

Ouvrant aux confins de la psychanalyse, de la philosophie et de l'anthropologie, Pierre-Henri Castel est notamment l'auteur d'une somme en deux tomes où il faisait de la contrainte intérieure et de la névrose obsessionnelle un pivot essentiel de la civilisation occidentale*. Dans un nouvel essai, il s'intéresse cette fois-ci à la perversion, entre autres *via* Sade. Manière de revenir sur une grande question qui était déjà sous-jacente dans ses précédents livres : notre incapacité à penser ou à simplement envisager le Mal absolu. Concernant Sade, Castel estime qu'il a trop été lu sur le mode d'un délire poétique restant encapsulé dans les livres. Il estime pour sa part qu'il faut le lire « pour de vrai », considérer ses théories non comme une parodie mais comme une très sérieuse philosophie de la destruction – risquant de triompher dès lors que l'humanité travaille à s'autodétruire à court terme.

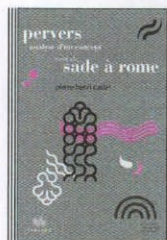
* *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés* (2011) et *La Fin des coupables* (2012), tous deux publiés aux éditions Ithaque.



Une interprétation de Sade très répandue en France (depuis Klossowski et Blanchot jusqu'à Foucault, Lacan et Deleuze)

en fait, par la grâce de la littérature et des excès du langage sur toute raison finie et tristement humaine, un *antiphilosophe*. Si je lis bien ces auteurs, Sade offrirait une alternative radicale – la radicalité étant ici le gage d'un effet de vérité sidérant – à toute vision conciliatrice, ou dialectique, ou téléologique de l'humanité. Le rejet de l'hégélianisme est le plus petit commun dénominateur de ces interprétations, puisque le système de Hegel en est l'expression achevée. Ces lectures repoussent donc dans les marges ce que Sade dit positivement du Mal ou, plus exactement, elles le réabsorbent, à un degré prétendument supérieur, dans une conception nouvelle (post-hégélienne) du Négatif. Cette conception culmine dans l'idée selon laquelle Sade pousserait la raison jusqu'au « délire » – selon le mot de Klossowski (1).

Poussons de côté ces vieilleries, et remarquons pour commencer



À LIRE /

◆ **Pervers, analyse d'un concept**, suivi de **Sade à Rome**, Pierre-Henri Castel, éd. Ithaque, 144 p., 18 € (en librairie le 20 octobre).

(1) *Sade, mon prochain*, précédé du *Philosophe scélérat*, Pierre Klossowski (1947-1967), éd. Points, 2002.
(2) *Juliette, ou les Prospérités du vice*, Sade (1799-1801), dans *Œuvres*, éd. Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1998, vol. III, p. 1262.

que Sade eût vomi le mot comme l'idée d'antiphilosophie. Dans son acception première, qu'on trouve dans le *Dictionnaire anti-philosophique* d'un contemporain, Louis-Mayeul Chaudon (1774), la formule désignait en effet la réaction catholique et conservatrice la plus vigoureuse, anti-voltairienne, puis, par extension, anti-matérialiste et anti-encyclopédiste à la philosophie des Lumières – cette même philosophie que Sade revendique à chaque page et en toutes lettres. Car c'est la philosophie, bien sûr, qui porte les couleurs de l'irrégion (pour l'athéisme, comme on va le voir, c'est plus complexe), du naturalisme et de l'hédonisme déculpabilisé qui en est l'expression morale standard. Plus grave, opposer Sade à la philosophie, ou même réduire son ton philosophique à un tour rhétorique dicté par l'époque, c'est dénier toute valeur argumentative à ses dissertations de morale et de métaphysique (disqualifiées comme des digressions). Elles seraient répétitives, ennuyeuses ou trop évidemment sophistiques pour qu'on s'y arrête. Une fois encore, je veux montrer qu'il n'en est rien. À mon avis, les passages érotiques ou cruels sont toujours dans Sade des hors-d'œuvre. Le cœur de sa pensée est dans ces prétendues digressions, dont l'ambition démonstrative ne fait aucun doute. Pour citer *Juliette ou les Prospérités du vice*, qui sera ma référence principale, je rappelle l'avertissement de l'auteur contre ceux qui, en inventant des suites à ce récit, nous feraient prendre « leurs rêveries pour des réalités (2) ». Soucieux de réalité, si impitoyable et crue qu'elle soit, Sade est philosophe, donc. Il est tout à fait anachronique, plus encore, c'est un contresens que de faire de Sade un penseur subjectiviste – si l'on entend par là ▶

► quelqu'un qui n'explorerait qu'un imaginaire, ou encore des possibilités du langage poétique, au point de conduire sa raison à un point d'exaltation transgressive et de délire rationnel. On ne peut pas davantage opposer au fait premier de la quête rationnelle, assumée par Sade philosophe, l'étrange fonction de l'argumentation dans ses intrigues romanesques – puisque souvent c'est à des victimes déjà liées sur le chevalet de torture qu'on s'adresse comme pour les convaincre. Que la démonstration du bien-fondé du Mal s'intègre à la mise en scène du crime et ajoute à la cruauté des tourments n'ôte strictement rien à sa teneur logique, et moins encore à sa vérité. Sade rappelle par là qu'un philosophe ne parle pas aux hommes réels, mais aux hommes possibles et, plus qu'à tous les autres, à ceux qui lui survivront (ironie comprise)...

Qu'on m'accorde un moment ces prémisses. Il en ressort déjà trois choses.

Tout d'abord, en osant traiter la dimension littéraire de l'œuvre de Sade comme un véhicule extérieur (assurément séduisant) pour un système de pensée dense et cohérent, je m'autorise à en extraire la forme conceptuelle. Chez Sade, elle prend la figure d'une ontologie censée fournir au Mal sa raison d'être ou, plus exactement, censée élever le Mal métaphysique à la dignité de raison d'être de l'être. Et comme *operari sequitur esse* (le faire suit de l'être), du Mal métaphysique se déduit la légitimité pratique du crime, du vice, et des jouissances infâmes qu'ils procurent aux libertins. En matière de concepts, il n'importe plus que le texte porte telle image outrancière ou telle figure rhétorique de l'excès, bref qu'il privilégie une façon de dire contre une autre. Certes, il y a un talent de plume chez Sade, pornographe d'exception. Mais il s'ajoute à son génie philosophique. L'ontologie sadienne du Mal prime ensuite, à mon avis, sur ses interprétations politiques, qui furent autrefois elles aussi extrêmement populaires. C'est toujours et encore parce que l'ontologie délimite en amont, et de façon rigide, chez Sade, ce qui peut être fait, et en particulier quels types d'associations sont possibles entre les hommes (ou plus exactement entre hommes libres, c'est-à-dire entre libertins). Que Sade ait lu Rousseau, c'est évident. La « Société des amis du crime », dans *Juliette*, est-elle pour autant le résultat d'un contrat social inversé? Et faut-il chercher dans les textes qualifiés de « révolutionnaires » de Sade, comme le fameux discours « Français encore un effort si vous voulez être républicains » de *La Philosophie dans le boudoir*, la vérité pratique de sa si bizarre ontologie du Mal (voire son correctif)? En faisant de Sade, par ce biais, d'abord un ami de la liberté et ensuite un métaphysicien, on le sauverait, pour ainsi dire, de ses sophismes, pour le créditer d'une ambition émancipatrice du meilleur aloi. Mais tout dément cette vision irénique. Sade ne souhaite nullement établir entre sociétaires libertins des rapports d'égalité politique ou morale (ou alors, s'il y en a, c'est l'effet résultant de leur interaction). Il veut plutôt l'alternance infiniment accélérée des places de l'« esclave » et du « despote ». C'est toujours « aussitôt », « au premier commandement », que chacun doit se prêter à ce qu'il infligeait à autrui « l'instant d'avant ». La Société des

amis du crime n'est à cet égard qu'un microcosme en miroir de la grande asymétrie anéantissante du cosmos : le Mal tombe de tout son poids sur lui-même, pour écraser et détruire. Les pratiques des sociétaires célèbrent donc symboliquement, voire rituellement, une vérité qui porte sur l'Être, non sur la liberté. Même le Sade révolutionnaire ne s'intéresse qu'à une chose : non à la justice de la révolution, mais à son impétuosité, à sa perpétuation en tant qu'agitation permanente, à la généralisation de la cycllicité et de la réversibilité d'une domination voluptueuse d'autrui, mais qui n'abolisse surtout pas ce rapport de domination.

Je défendrai par contraste l'idée suivante : à l'ombre de la nature *originellement* destructrice (et *secondairement* créatrice) qui constitue l'horizon ultime de son propos, la seule société à pouvoir exister est celle des amis du crime. À une condition : que les crimes qui sont sa raison d'être prennent une envergure cosmique. [...]

Rendons alors la parole à Sade :

[...] Il est saisissant de constater combien, pour les hommes de Bien, l'infini est bon marché et la récompense inéluctable. Il fait absolument sens pour eux d'être moral, parce que les tendances au Bien qui les animent les dépassent, s'étendent au-delà de leurs existences finies et misérables, et touchent à une humanité sans cesse à venir. Ils en viennent à confondre l'espoir sans lequel ils ne pourraient subsister avec une finalité réellement inscrite dans l'ordre des choses. Et leur confiance imbécile dans leur essence leur a permis jusqu'ici de traiter le Mal comme un simple accident de parcours. Ils « savent », du moins idéalement, pour quoi ils meurent et, à défaut de Ciel, ils ont inventé le Sens.

Toutefois, accordez seulement un regard à ces travaux, de plus en plus nombreux, de plus en plus convaincants, qui montrent, courbes et chiffres à l'appui, que ladite humanité n'en a plus pour un temps infini, mais peut-être à peine pour quelques siècles, un ou deux milliers d'années tout au plus. Ne haussez pas les épaules, lisez-les! Quand la mer sera sans poissons et le ciel sans oiseaux, quand tout ce qui pousse ou respire se révélera difforme ou empoisonné, quand les prétendues téléologies naturelles et les excellences de toutes sortes que vous admirez tant se seront révélées pour ce qu'elles sont, des hasards fugitifs et fragiles, dans un jeu aveugle des éléments matériels où il n'importe pas plus à la Nature de susciter une multitude d'espèces bariolées que d'étaler une morne bouillie grisâtre à la surface des rochers nus, quand les gens affamés, écrasés sous les édifices politiques injustes et de plus en plus boiteux que la pénurie et l'insécurité auront multipliés, commenceront à s'entre-tuer pour les dernières richesses, puis pour leur apparence, puis pour les ultimes moyens de survie, et finalement pour rien, alors mes divagations prendront une autre portée. Jusqu'ici, Sade n'était pour vous que le nom d'un vertige. C'est curieux, disiez-vous, mais presque tout ce qu'on peut dire en faveur du Bien, on peut l'inverser, et en faire un argument en faveur du Mal. Vous vous sentiez cependant à l'abri. C'était un jeu de l'esprit, à moitié convaincant, et la pulsion de mort vous



MUSÉE D'ORSAY, DIST. RMN-GRAND PALAIS/PATRICE SCHMIDT

▲ *La Guerre*, Henri Rousseau, 1894 (exposé au musée d'Orsay dans le cadre de l'exposition « Sade. Attaquer le soleil »).

semblait suspendue à un artifice poétique, à une rhétorique du Négatif sans prise sur la réalité. L'homme, c'est vrai, n'a pas forcément une « bonne nature ». Mais, même si sa nature est souvent mauvaise, il en a encore une, et donc des finalités, des modalités spécifiques de vie, bref, il a sa place prévue dans le Tout. Et cela vous rassurait. En prenant peu à peu conscience que l'humanité voit sa mort approcher dans l'histoire, qu'on ne parle plus de son extinction comme d'une disparition asymptotique à l'échelle des astres, mais que, peut-être, il coulera moins de temps entre le dernier des humains et nous qu'entre nous et, disons, le Christ, une autre possibilité va concrètement s'esquisser. Ce qui n'était qu'un vertige moral, voire littéraire, se changera en une option pratique de plus en plus séduisante. Plus la fin de tout sera proche, et plus l'unique choix de raison sera pour les hommes, d'ailleurs chaque jour moins nombreux, d'en tirer les jouissances les plus atroces, les plus démentes, les plus excessives. Et que feraient-ils d'autre, dans leur désespoir, qui soit plus passionnant ? Le bien ? Mais, je vous le demande, pour qui, pour quoi, et au nom de quel « principe naturel » ? Parce qu'il se suffit à lui-même, et que le mérite, comme on dit aux petits enfants, est sa propre récompense ? Mais alors, pourquoi en êtes-vous là, à ce point de déchéance ? Qui d'autre que vous, sous la seule impulsion de l'avidité et du mépris de l'avenir a mis le monde dans l'état effroyable où il est, en sorte qu'il vous refuse maintenant ses secours ? Comme une vaine commémoration des héros moraux d'autrefois (puisque

le futur, c'est-à-dire la condition du sens et de la reconnaissance, n'existera bientôt plus pour personne) ? Ce culte vous ennuiera vite. Guerres et injustices, en revanche, qui se produiront déjà spontanément en nombre sous le coup de la misère ou de la peur, offriront à foison l'opportunité de voluptés cruelles. Car tout le monde ne voudra pas se laisser mourir. Beaucoup, sans doute, voudront d'abord tuer – en grand. L'exemple de leur perversité sera communicatif. Ses effets, raffinés ou brutaux, causeront du moins le besoin d'y répondre à l'envi, voire de les devancer avant de s'en trouver soi-même la victime. Avant de tuer, on se permettra donc l'inconcevable. Chacun de mes supplices, tous mes excès de lubricité connaîtront une seconde jeunesse. On en inventera d'autres, que mon seul regret est de ne pas avoir devinés. Ce sera le vrai triomphe de l'égoïsme. Les derniers individus, pour qui la mort aura une signification d'une amertume qu'elle n'a jamais eue pour aucun de ceux qui les ont précédés depuis les débuts de l'humanité, se tourneront avec férocité contre leur prochain. Et le reste de société criminelle qu'ils formeront ne leur offrira rien de plus (et bien malgré eux !) que les moyens de se nuire plus redoutablement les uns aux autres. Alors, sur un dernier monceau de cadavres, au milieu des cendres et des ruines, dans une nature définitivement ravagée, enfin sûr de ne survivre dans la mémoire de personne, je me dresserai, le Dernier. Et mon visage, scrutez-le bien, sert de miroir où chacun d'entre vous se reflète déjà, sans le savoir. ♦ © éd. Ithaque, 2014 [p. 79-83 et p. 137-139].